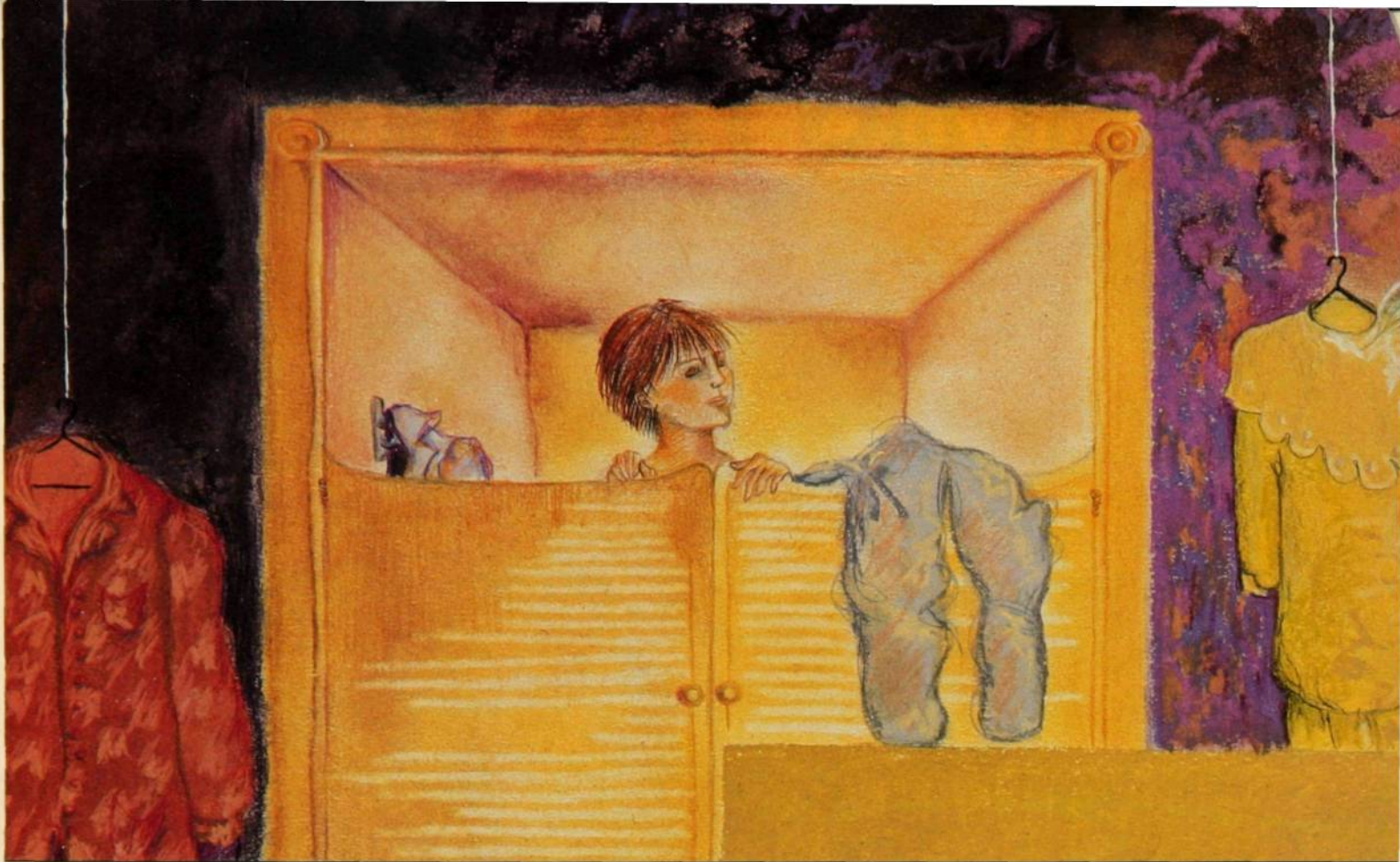




Magasinaphobie

Le magasinage, j'aime ça quand c'est pour les autres. Pour moi, inutile de rêver à la garde-robe de star qui va me transformer, de partir à la recherche de la jupe qui va me donner l'allure mince et élancée d'un mannequin de *Vogue*, le chemisier qui flatterait mon teint de rousse aux yeux cernés. Je trouve, mais par hasard, quand je ne cherche pas, et je réussis à acheter ce qui me plaît sans passer par la torture seulement quand je me sens exceptionnellement bien.

Sinon, je n'y échappe pas, à cette peur étrange, incompréhensible, à cette peur panique qui s'empare de moi juste au moment de m'offrir le vêtement convoité. Pétrifiée au seuil de la boutique, je m'aperçois qu'il ne suffit pas d'avoir les sous pour matérialiser mon rêve et je croirais volontiers que nul être au monde n'est aussi indécis... À moins que je n'achète hors saison, parce qu'alors pourront s'écouler plusieurs semaines avant que je ne porte le vêtement en question, donnant ainsi au démon de la culpabilité, enfermé sans air et sans nourriture dans un sombre placard, le temps de s'affaiblir. Quand je sors l'objet du délit, le démon n'est plus capable que de légères morsures.

Même quand j'ai le coup de foudre, ce n'est pas le paradis. Tout un mécanisme intérieur se met en branle, un mécanisme dont les rouages sont la culpabilité, la colère, le refus, la frustration, la honte, sentiments orageux qui provoquent un inévitable déferlement de questions: «En ai-je vraiment besoin? Puis-je porter ce chemisier avec plusieurs jupes et pantalons (question de rentabilité!)? De quel droit m'achèterais-je un chemisier à 100 \$? Ma mère n'a-t-elle pas toujours porté des vêtements bon marché?»

Je me défends: «C'est mon argent, je peux en faire ce que je veux!» Mais aussitôt, la voix me répond, inexorable: «Oui, mais il est honteux de le gaspiller pour du luxe, du superflu.» Et la honte galopante

piétine le désir que j'ai de me faire plaisir, de me faire belle.

Cette maladie — comment l'appeler autrement? — a atteint son paroxysme il y a plusieurs années. J'en étais presque paralysée, réduite à coudre mes vêtements pour ne pas faire trop mauvaise figure. Mais parfois le désir l'emportait, je me risquais dans les boutiques, à la recherche de je ne savais trop quoi, d'une robe qui me plairait. J'avais toujours eu peur de ces petites boutiques et ne m'y aventurais que lorsque les vendeuses étaient occupées avec des clientes et que je risquais moins de me faire interpeller. Quand on me demandait ce que je désirais, je disais que je ne faisais que regarder, que je ne voulais rien de particulier. Je jetais encore un coup d'oeil, pour me donner une contenance, et ressortais presque aussitôt.

Je finissais pourtant par m'obliger à essayer quelque chose en me disant que peut-être ça ne m'irait pas et que la question serait réglée. Je le faisais en tremblant intérieurement, incapable d'objectivité, achetant la première chose qui m'allait à peu près, pour en finir. Ou je fuyais, sans dire un mot à la vendeuse consternée. D'une manière ou d'une autre, je sortais plus ébranlée de l'épreuve de la cabine d'essayage que don Quichotte de sa lutte contre les moulins à vent.

Et maintenant, des années plus tard, l'essayage demeure une épreuve. Et pour cause! L'éclairage des cabines fait ressortir la moindre imperfection, donne un teint blême et maladif à qui est déjà fatiguée par l'ambiance des magasins. Une heure dans un centre commercial et le manque d'air, le bruit de fond continu éteffé de chansons pop jouées à tue-tête dans les boutiques, la foule, les éclairages violents, la déshydratation, la sollicitation visuelle ont vite raison des plus énergiques. Et voilà qu'ayant traversé tous ces obstacles, j'arrive devant le miroir à trois faces qui m'oblige à jeter un regard sur les parties qu'on n'aperçoit d'habitude que de trois quarts et en vitesse. Cela incite au masochisme ou à l'apitoiement sur soi, pas de quoi se réjouir.

Bien souvent les minuscules salles d'essayage obligent à sortir pour aller se voir dans le miroir tout en s'exhibant aux clients et en s'exposant aux commentaires flatteurs des vendeuses. Coïncidence qui m'émerveille toujours: la vendeuse a acheté précisément le vêtement que j'essaie et m'en vante les mérites. Elle déborde d'enthousiasme pour cette robe dans laquelle j'ai l'air d'une orpheline. Ce pantalon — qui me donne l'air d'une «toutoune» — est du dernier cri et me va à ravir, m'assure-t-elle. Ce souliers — qui me serrent les orteils — vont

MONIQUE BENOIT



s'étendre: aurais-je la mauvaise grâce de refuser un peu de souffrance pour avoir le pied fin?

Je suis confuse, agacée. Je me sens laide et ridicule et n'arrive pas à me rappeler que ce n'est pas moi qui dois me refaire pour les vêtements mais les vêtements qui doivent être faits pour m'aller. Je ne sais plus ce que je veux ni même si je veux quelque chose. Et même quand j'ai le coup de foudre pour un magnifique tailleur, je ne sais pas si je dois me l'offrir. Déchirée par l'indécision, il ne me reste qu'à partir, pour y penser. Je reviendrai demain, je me le promets bien. Mais demain j'aurai autre chose à faire et puis l'autre demain encore. Beaucoup de demains passent ainsi pendant que je pense et m'interroge et balance entre le oui et le non.

Enfin je me décide: c'est oui, je suis convaincue. Je pars, toute hésitation bannie. J'entre dans le centre commercial, mais je n'ai pas été assez vite: ma traîtresse de conscience me précède et exige d'être apaisée. Elle m'entraîne d'abord voir des choses moins chères, moins belles et moins seyantes aussi, m'oblige à des justifications et à des raisonnements d'une incroyable mesquinerie. Je discute, me débats, essaie d'échapper à cette conscience inflexible, mais elle me force à passer sans m'arrêter devant la boutique où se trouve l'objet de mon désir. Je reviens malgré tout d'un pas décidé et réussis à m'arrêter devant la vitrine. La fois suivante, je m'élance et atterris à l'entrée. De loin, j'aperçois mon tailleur, mais ce manège a épuisé mes forces, j'ai perdu toute confiance en moi et suis incapable d'aller plus loin. Je concède la victoire et rentre chez moi.

Quelques jours plus tard, forte d'une nouvelle stratégie, je démarre au pas de course en m'interdisant de penser et de ressentir quoi que ce soit. Le résultat n'est pas pour autant garanti et je ne sais pas lequel des deux scénarios possibles va se jouer.

Premier scénario: j'entre dans la boutique et vais d'un pas décidé vers l'objet de ma convoitise. Il n'y est plus. Infiniment soulagée... et infiniment déçue, je cherche, et m'enhardis même jusqu'à demander à la vendeuse si le tailleur y est encore.

— Vous savez bien, le tailleur vert à basques noires...

— Ils sont tous vendus madame, ça part très vite vous savez. Voulez-vous voir autre chose?

Je pars en me chicanant: Pourquoi suis-je si indécise? Pourquoi ai-je si peur? Où trouverai-je un aussi joli tailleur maintenant? Je suis déçue et malheureuse. Me disputer n'arrange rien.

Dans l'autre scénario, je vais droit à l'objet de mon désir. Il est encore là. Je suis émue mais, attention: tenir le couvercle de l'émotion bien fermé sinon... Il faut en finir tout de suite mais, à peine esquissée, ma fuite précipitée vers la caisse est freinée par la vendeuse souriante qui me propose de l'essayer. Je n'ai pas la volonté de refuser, ni l'énergie d'expliquer que c'est déjà fait et encore moins celle de plaisanter. Je passe le tailleur et m'exhibe à la vendeuse ravie. Docile comme un agneau, je me laisse vendre l'ensemble que j'ai déjà porté cent mille fois, soumis à l'approbation de mes amis, parents, collègues et dans d'innombrables situations... en imagination! Je joue le jeu.

— Ça irait bien avec un chemisier blanc cassé, dit-elle, joignant le geste à la parole et enfilant ledit chemisier sous un pan de la veste.

Je dis oui, je souris.

— Vous pouvez aussi porter la veste à Noël avec une longue jupe de velours, et les jours froids avec un pantalon noir.

J'acquiesce, je souris.

— Oui, c'est vrai, j'aime bien. Je le prends.

La vendeuse rayonnante m'assure que je ne regretterai pas ma décision. J'attends, un peu inquiète, qu'elle m'annonce qu'elle s'en est acheté un tout pareil. Mais non, elle m'épargne.

Je sors du magasin portée par l'euphorie. Je suis fière de moi. Mais je ne perds rien pour attendre. Ma mauvaise conscience réprimée revient à grandes foulées. Maintenant, il va me falloir payer. Avant même d'arriver chez moi je dé-tes-te ce tailleur. Je suis mal, très mal. Qu'ai-je fait? Je suis envahie par la honte de ma folie. Je voudrais tout effacer, oublier. Je cache la chose dans la garde-robe, tout au fond, et ferme la porte. Je sais que je ne le porterai pas de sitôt, ce tailleur, je sens que je dois d'abord porter mes autres vêtements auxquels je découvre et invente au besoin des tas de vertus.

Des amies viennent me voir. J'évite le sujet pour ne pas devoir avouer mon crime. Suivent des nuits d'insomnie, de cauchemars. Il me vient des pincements au cœur chaque fois que je vois un tailleur en vitrine ou que le mot est mentionné ou que j'aperçois le bout de la manche du mien dans ma garde-robe. Je sais pourtant que ce malaise va finir par se dissiper, que bientôt je porterai «mon coup de foudre» avec plaisir et fierté. Mais je suis impuissante à retrancher ne serait-ce qu'une minute à mon tourment.

La seule chose qui m'aide est d'enfin pouvoir en rire.